

à Thérèse, petite wallonne, ma douce  
Pauvresse et bientôt ma femme, en  
souvenir des soirs amoureux du  
pays wallon et de nos ferventes  
rêveries.

ton Lou.

Brège. 9/7. 13

ML  
A  
2929

*N<sup>o</sup> 2*

**La Repentance Tristan**

Du même auteur :

POÈMES EN DEUIL — 1910 — LIÈGE

(épuisé)

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

1910 — Extrait de « Wallonia » Liège

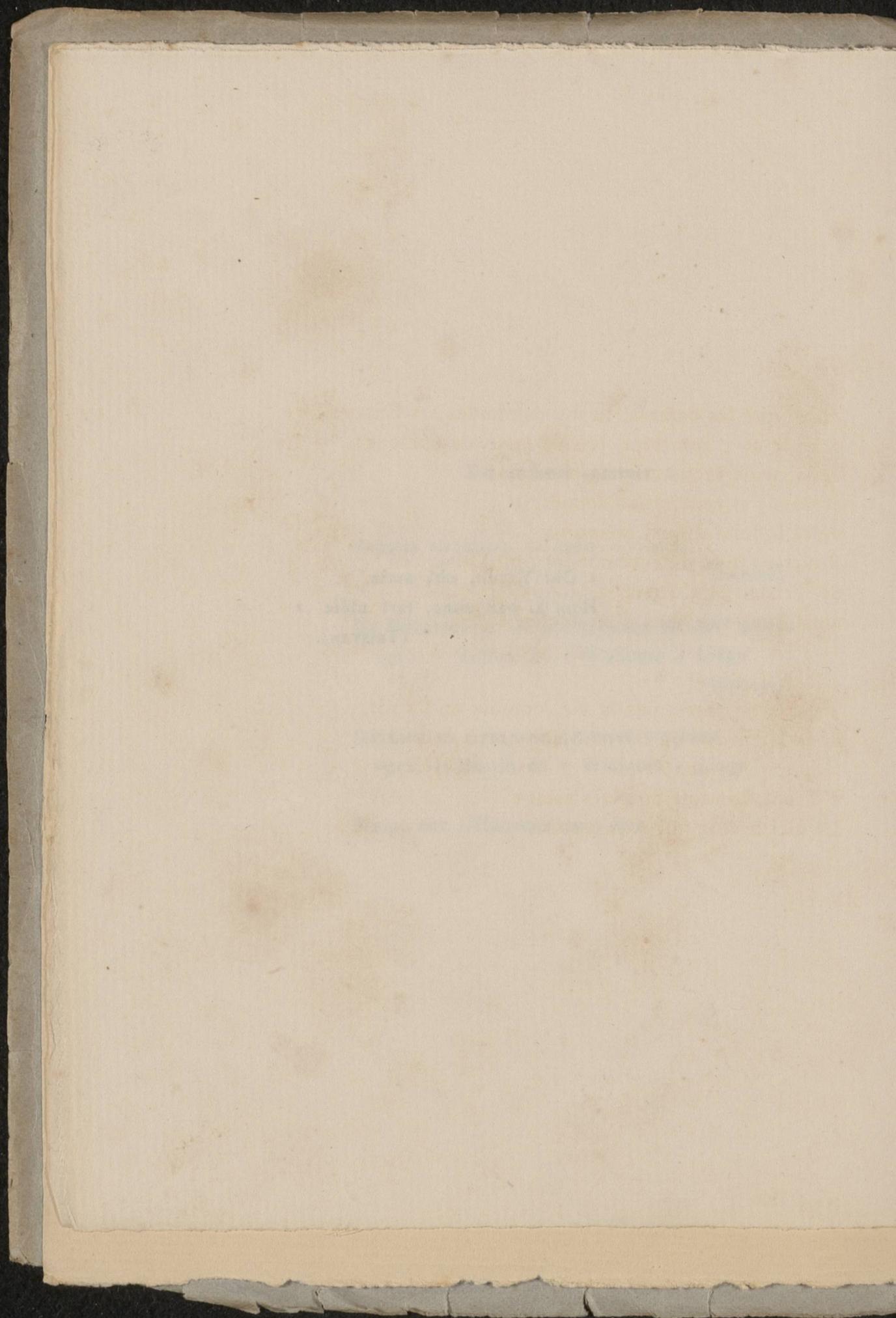
(épuisé)

DIDEROT ET QUELQUES ARTISTES WALLONS

1912 — Extrait de « Wallonia » Liège

ESSAIS SUR L'HISTOIRE DE L'ART

« Ohi Yseult, ohi amie,  
Hom ki ben aime, tart ublie. »  
(TRISTAN).



Ainsi que les enfants, tu me demandes : « Encore ! »  
et tu le sais, pourtant, je suis mauvais conteur ;  
deux, trois récits connus par cœur  
et dont j'ai repeint les décors,  
voici le fond de ma mémoire.  
Pourtant je te dirai comment finit l'histoire  
de Tristan et d'Yseut la blonde,  
ainsi que je le tiens d'un ancien conte.

Tristan ne perdit pas la vie, comme on l'a dit,  
dans la barque où dormait son corps endolori,  
tandis qu'un vent léger le poussait au rivage  
d'Yseut, la reine au clair visage.  
Le ciel breton qui roussissait

découvrit son bateau couché sur les galets.  
Lors, Tristan s'éveilla, ne voyant que des nues  
ainsi que de la soie que l'on aurait tendue,  
au-dessus de ses yeux rougis et clignotants  
d'avoir pleuré son deuil d'amant.  
Son corps dolent qu'avait foulé la maladie  
lui revint en esprit, comme sur son front  
il passait doucement ses mains amaigries  
pour s'assurer de sa vision.  
« Yseut, » fit-il, « gentille reine,  
au corps fol dont m'avez fait don,  
voyez quelle est ma peine  
et mon abandon !  
Ainsi l'avez voulu ! Nous ne pouvions ensemble  
toujours mener le triste exemple

qui conduisait par nos passions  
les hommes à leur damnation.  
Pour vous j'ai résolu le saut de la chapelle  
et vécu dans les bois, meurtrissant mon orgueil,  
j'ai feint le fou pour notre honte mutuelle  
et fait tant qu'on nous blâme au lai du Chèvrefeuille !  
Aujourd'hui je me livre à la mer qui me porte  
et dans le vent salin  
je confesse mes torts et m'exhorte  
à mourir enfin. »

Comme il parlait encore, des pêcheurs du village  
vinrent à lui sur le rivage ;  
et Tristan leur cria : « Amis,

ne me demandez pas d'où je viens, qui je suis ;  
mais poussez la barque légère  
vers le flot mouvant de la mer. »  
Quelqu'un lui dit : « Nous ne pouvons ! »  
Un autre : « Il est mourant et parle de voyage !  
Reposez-vous dans nos maisons ;  
après, vous reprendrez votre pèlerinage. »  
Ainsi la mort fuyait Tristan,  
le cordial et long sommeil  
auquel il aspirait, comme vers le soleil,  
dans les vergers d'avril le clair pommier se tend.  
Comme il paraissait de bel et haut lignage,  
on le mena jusqu'au bailliage.  
Des rues on accourait en foule pour le voir ;  
et comme c'était dimanche,

les matelots étaient à boire,  
ayant rabattu leurs manches.  
Les femmes se pressaient sur le seuil  
des cottages aux volets peints  
et Tristan cheminait, menant soupirs et deuil,  
ayant vu leurs regards à s'attendrir enclins.  
« Yseut » murmura-t-il, « je sortais de la vie ;  
Dieu m'y a ramené, que sa main soit bénie ! »  
Alors on arriva, par un étroit sentier,  
jusqu'au perron de pierre où déjà le bailli  
attendait qu'on vint à lui,  
ayant vu le cortège au bas de ses vergers.

Et Tristan se disait : « Je ferai que vilaine

on tienne ma lignée, pour Yseut la reine. »  
Et puis il lui souvint comment saint Alexis  
trompa les sergents de son père  
et des jours qu'il mena dans la cité d'Alis  
pleins de douleur et de lumière.  
Il pensa qu'il voudrait aussi pour ses péchés  
jeûner toute sa vie en un retrait caché.  
« Beau sire », pria Tristan, baissant la tête,  
« je ne suis que vilain malade, ayant fait vœu  
« de m'en aller en barque au gré de la tempête  
« et du plaisir de Dieu. »  
Il se tut ; quelques chiens aboyèrent dans la cour ;  
un coup de vent rida  
l'étang couleur de plomb, dormant aux alentours  
et se perdit sonore sur le chemin du bois.

Tel fut de Tristan le sort,  
inégal et fluctuant comme la mer,  
que le bailli dans sa demeure aux volets verts  
lui prêta gîte et réconfort.  
Alors l'ami d'Yseut connut d'âpres dangers,  
ayant couru  
malade et presque nu  
les rivières et les mers dans un esquif léger.  
Grande était son angoisse et sa plainte dolente  
et ses yeux étaient clos dans son visage pâli ;  
« Yseut », murmurait-il, « ô douce et folle amante,  
où sont les clairs baisers sur votre corps gentil ? »  
Ainsi pour les péchés de son amour pervers,  
il souffrit, résigné, tant que dura l'hiver.

Puis, un matin, des vents légers  
soufflèrent en s'attardant sur les petits vergers  
qui faisaient le tour du village  
et les bois s'habillèrent au fond du paysage ;  
le dégel imprévu qui grossissait les eaux  
passa comme un torrent fécond sur les prairies  
où l'on vit peu après sourdre les baliveaux  
et l'herbe qu'on croyait bannie.

L'air avait un parfum de fleuve et de violette  
et les bourgeons craquaient sur les pommiers ;  
du blanc, du rose et du vert tendre, aux espaliers,  
teignaient les fleurs dressées, ainsi que des aigrettes.  
L'Hiver étant passé, les portes se rouvrirent ;  
les enfants s'attardèrent encore après l'école ;  
on peignit les maisons ; des ardoisiers refirent

le toit gris de l'église et sa croix girandole.  
A l'aube on menait les troupeaux bêlant,  
vers l'horizon lointain des champs,  
et les plateaux étroits recouvrant les collines  
que le soleil domine ;  
et la respiration des animaux montait dans l'air  
au-dessus de chacun ainsi qu'un brouillard clair.  
Or, après s'être un long temps recueilli,  
Tristan s'en vint parler au bailli :  
« Beau sire, à vos bontés ne sais quel mot répondre.  
Me voici tel qu'étais en ma force passée ;

Laissez-moi vous servir, car je peux traire et tondre  
et sais comme on conduit les brebis dispersées. » —

Au matin qui suivit, menant au pâturage  
des troupeaux qui mêlaient leurs voix,  
on vit Tristan traverser le village  
et s'engager sur le chemin des bois.  
Ayant longtemps marché, il trouva la pâture  
et laissa les bestiaux brouter à l'aventure.  
Lors s'étant assoupi sous de frêles sapins,  
d'Yseut la blonde il lui souvint,  
comme il l'avait acquise  
et comme il l'avait aimée  
et de la vie qu'ensemble ils avaient consommée  
et comment, dans ses bras, la reine fut surprise.  
A ce souvenir, Tristan rougit  
et des larmes roulèrent sur ses joues ;  
« Va ! » dit-il, « mauvais cœur de boue,

tu ne peux regarder tout le mal que tu fis ! »  
Alors il désira dormir  
du sommeil enchanté de la mort,  
comme un bateau rêve à son port  
quand le vent, dans la nuit, le fait craindre et gémir.  
Pourtant sa vie était réglée  
et le village était hospitalier ;  
il menait les troupeaux brouter, de la journée,  
et le soir il dormait dans un humble grenier.  
La mort à ses appels détournant son visage,  
il pouvait achever dans ce cher paysage  
les jours qui lui étaient échus,  
dans l'affreux repentir de ses péchés revus.  
Mais le corps gent d'Yseut passait dans sa mémoire  
et les serments profonds qu'ils s'étaient dits ;

et Tristan, qui rêvait, s'agenouillait pour boire  
aux lèvres de la reine le fol baiser promis.  
Puis, voyant comme un rêve avec les douleurs jongle,  
dans sa chair qui saignait, il enfonçait les ongles.

Un soir que l'exaltaient ces trop chères images,  
Tristan courut sur le rivage.  
La mer chantait sur le sable,  
légère et mousseuse ;  
le flot qui descendait tendait les cables  
des barques onduleuses ;  
le vent pleurait sur les salines  
et les dunes échanrées,  
où meurent les grandes marées

et leurs flots de plantes marines.  
La ville semblait, au fond, quelque décor  
immobile qu'aurait figé la mort ;  
seules les cloches battaient dans les tours  
et la voix du veilleur  
qui criait jusqu'au point du jour :  
« Bourgeois, veillez, le carillon va sonner l'heure ! »  
Alors Tristan sentit la nuit  
qui tombait sur son cœur et se mêlait à lui.  
Semblable était le soir quand il menait la reine  
auprès des longues carènes  
et que penché sur les flots mousseux  
il cherchait ses baisers sous l'or de ses cheveux.  
Il se souvenait avec mélancolie  
que c'était sur les vagues, dans la barque légère,

qu'à la bouche d'Yseut il avait bu la vie ;  
et s'étant abaissé, il embrassa la mer.  
« O Mort, » dit-il, « quand je me suis offert,  
tu ne m'as pas voulu ! Vois ce que j'ai souffert :  
le sel des pleurs a creusé mes joues.  
Nul ne t'a plus aimée, ni plus attendue ;  
et tu n'est pas venue  
couper les jours que je te voue !  
Hélas ! cherchant l'oubli d'Yseut, la blonde,  
O Mort, j'irai te prendre aux bouts lointains du monde. »

Alors Tristan détacha du rivage  
une chaloupe qu'il poussa vers la mer,  
tendant la voile au cours de l'air ;

et pour jamais il s'éloigna du clair village.

Le flot de ses milliers de petites langues  
pousse jusqu'à l'océan,  
la barque de Tristan qui tangue  
au rythme des mers et du vent.  
Le jour point ; des facettes lumineuses  
courent au sommet moussu des eaux  
et des mouettes paresseuses  
s'attardent autour du bateau ;  
la marée, qui monte, incline  
vers le flot la barque usée  
d'avoir couru les aventures marines  
et dont la mâture, à présent, est brisée.

De ci, de là, les eaux la roulent ;  
elle côtoye des chapelets d'îles ;  
elle va et vient, tourne et vacille  
au gré des houles.

Des courants ignorés l'amènent  
dans des criques où elle se range ;  
puis le vent souffle et la traîne  
à travers les mers étranges.

Ainsi des jours et des nuits,  
gerçé du vent, trempé des pluies,  
dans la barque que le vent mène,  
Tristan souffrit pour l'amour de la reine.

Humide et tressaillant, on eut dit que son corps  
avait connu déjà l'étreinte de la mort.

Enfin, poussé de rive en rive  
par les rivières et les mers monotones,  
conduit par le vent souple et puissant, il arrive  
au rivage onduleux de la terre wallonne.  
On était à la soirée ;  
des cloches sonnaient pour la fin de l'ouvrage ;  
des flammes au dessus des cheminées  
se tordaient jusqu'au ciel et léchaient les nuages.  
Or, une barque étrangère  
s'était arrêtée dans un coude étroit  
de l'Ourthe où sont les chalands plats  
chargés de houille et de pierres.  
Les plus vieux disaient : « La chaloupe est flamande  
et le vent l'aura poussée. »  
Mais à cause de la mâturation cassée

ils ajoutaient qu'elle avait connu des tourmentes.

S'en étant approchés, ils trouvèrent Tristan  
pâle et défiguré, qui souffrait sur un banc.

« Amis », dit l'un d'entre eux, « cet homme qui vient  
ne doit pas mourir en ces lieux. [de Dieu,

Jusqu'à mon logis caché sous les trembles,  
menons-le ensemble. »

O qui eut vu ce corps laid  
et le sang du visage,

n'eut pas reconnu l'amant pour qui perdit  
la reine Yseut, son nom de sage.

Pourtant la mort n'était pas venue  
aux lèvres de Tristan mêler ses lèvres nues ;  
et pas plus qu'autrefois dans le village anglais,  
il n'avait pu trouver l'inaltérable paix.

C'était la fin de l'automne.

Alors, rien n'est plus beau que les forêts wallonnes  
autour des rivières monotones.

Les sources à travers les mousses,  
quand les pluies les ont gonflées,  
coulent doucement vers les vallées,  
en tombant des collines rousses ;

au crépuscule le vent s'égalise

et des buées grises

dans le ciel cheminent,

que l'on voit se mêler aux fumées des usines.

Par-devant les collines, au bout du paysage,

voici les terrils de houille

que la nuit venue embrouille

et fond avec les nuages.

Ainsi descend le soir, avec mélancolie,  
sur les vergers de Wallonie.  
On entend le bruit fol et têtue des enclumes  
à travers l'air où s'allument  
les laitiers qu'on verse et qui teignent  
les cieus, tant qu'on dirait qu'ils saignent.  
Et puis c'est la saison des feuilles mortes !  
La bise les fouette et les porte  
sur les rivières  
qui font plus doucement leurs plaintes familières.  
O qui dira comment Tristan  
sentit battre en son cœur l'âme du pays mosan !  
Le vent qui l'animait ainsi qu'une haleine  
soufflait avec douceur sur sa peine ;  
et quand l'église sonnait les heures,

la paix du soir wallon passait sur ses douleurs.

Alors il s'écriait : « Yseut, dolente amie,  
ici je veux finir ma vie. »

Il y avait alors tout près d'Angleur  
un long tournant de l'Ourthe à travers les prairies  
que suivaient les houilleurs  
pour retourner dans leurs maisons fleuries.

Tristan conduisit là sa barque légère  
et mena les passants qu'arrêtait la rivière.

Dans la douceur matutinale,  
il allait d'une rame égale  
sur l'Ourthe endormie ;  
le vent levé déjà soulevait les charmilles  
et poussait les vaguelettes  
que teignait l'aurore violette.

Jusqu'au bord de la rive, à travers les vergers,  
lui venaient les airs légers  
des jeunes filles,  
qui jetaient aux paniers les pommes recueillies ;  
puis le soleil montait brouillé,  
au-dessus de la ligne épaisse des halliers.  
Tristan mêlait en ses voyages  
sa rêverie au paysage  
et la douceur des jours bleuis  
pénétrait dans son cœur, y conduisant l'oubli.  
Le soir, il descendait au fil de la rivière ;  
et la barque en glissant remuait ses lumières ;  
il se perdait dans le brouillard  
où l'eau fume entre ses bords  
mêlée aux nénuphars,

où l'on est seul comme dans la mort.  
Ainsi l'amant d'Yseut passait sa vie,  
sous le ciel de Wallonie.

Un jour, des fanfares de cors,  
claires et sonores,  
tombèrent des bois  
dont l'écho prolongeait et mélangeait les voix.  
Des chiens passèrent  
qui flairaient la terre  
et sautaient dans l'eau,  
troublant sur les narcisses le sommeil des crapauds.  
A travers les sentiers  
que couvrait l'ombre des trembles

Tristan vit jusqu'à lui venir des cavaliers  
qui allaient l'amble.

La foule courait sur le passage  
de leurs équipages;  
et brusquement les cors  
sonnèrent encore.

Alors Tristan pensa mourir,  
car ces airs pleuraient dans son souvenir  
depuis le jour de deuil  
où pour Yseut il attachait le chèvrefeuille;  
c'étaient les airs et les sonneries  
qu'il attendait sous les chênes,  
avant de se glisser parmi les éclaircies  
pour voir passer la reine.

Quel destin les menait sous le ciel étranger

dont ils chassaient le rêve léger  
et rompaient le silence  
où Tristan promenait sa rude pénitence ?  
Maintenant il lui semblait tenir encore  
Yseut, la reine aux cheveux d'or :  
il retrouvait les collines rousses  
et les crépuscules pâlis  
et les futaies dans le friselis  
des brises qui parlaient à voix douce ;  
et le beau corps d'Yseut dans le nocturne violet  
qu'il tâchait de blanc pâle et follement embaumait.

Les chevaux battaient la rive humide  
et la reine marchait la première,

tendant les brides  
et remontant le cours violent de la rivière.  
Tristan voulait crier : « Yseut, dolente amie,  
c'est Dieu qui vous amène en Wallonie !  
Je suis Tristan ! Qu'il vous souviennne, ô vous  
dont le cœur a battu sur mon pauvre cœur fou !  
Yseut, voici ma barque et le fleuve aux eaux folles  
qui nous perdront dans la brume des mers ;  
et seules les brises légères  
entendront désormais le bruit de nos paroles ! »  
Puis il lui souvint de ses jeunes années,  
comment pour ses jeux pervers  
il avait dissipé sa part de paradis  
et comme son âme était damnée...  
Quelqu'un l'appelant du chemin de halage,

Tristan tourna sa barque et toucha le rivage.  
Un cavalier lui dit : « Nous allons en Allemagne  
Et tu dois nous mener jusqu'au pied des montagnes. »  
Se cachant d'Yseut la blonde,  
Tristan ramait sur l'eau profonde  
et ses mains pesaient si lourdes  
et son haleine était si courte  
qu'il semblait porter un monde.

« Qui reposa son front sur une épaule amie,  
il ne se peut qu'il l'oublie. »  
ainsi pensait Tristan. Les cors  
dans les halliers lointains mouraient au vent du Nord.  
Mais tout à coup, le paysage

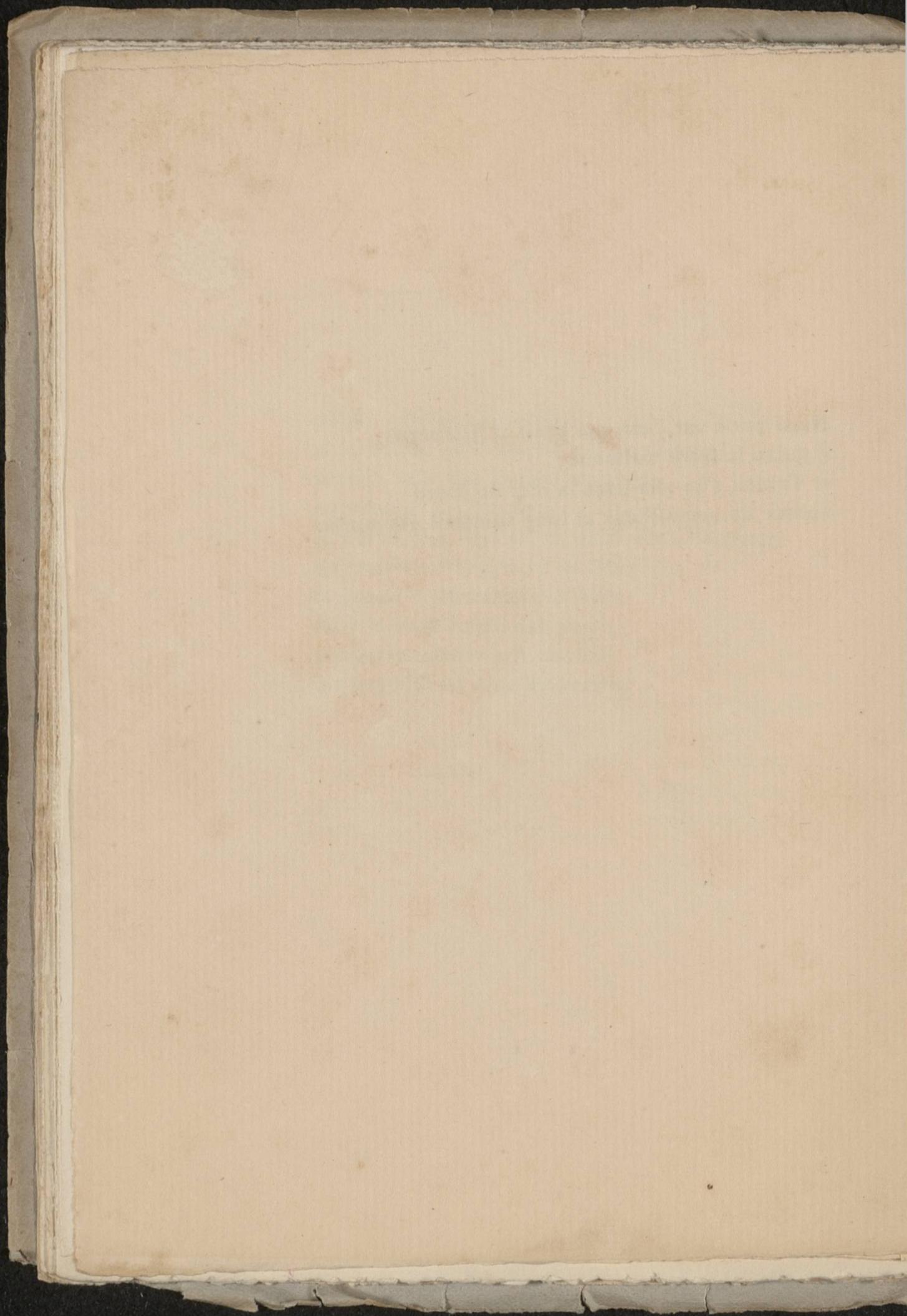
agite et pousse au ciel de monstrueux feuillages ;  
l'eau s'ameute et déborde,  
arrachant les troncs d'arbres et les ponts qu'elle em-  
il semble à Tristan que les hautes collines [porte ;  
vont s'écraser sur sa poitrine...  
mais non ! sa barque est là que le courant balance  
au gré du vent, dans le silence.  
Il dit : « Douceur des campagnes wallonnes,  
avec vos brumes monotones,  
vous entriez dans mon cœur  
et mêliez votre paix à mes douleurs.  
Rivières, auprès des collines rousses,  
qui couriez par les prairies,  
sur vos chalands que le vent pousse  
souvent mes peines sont parties.

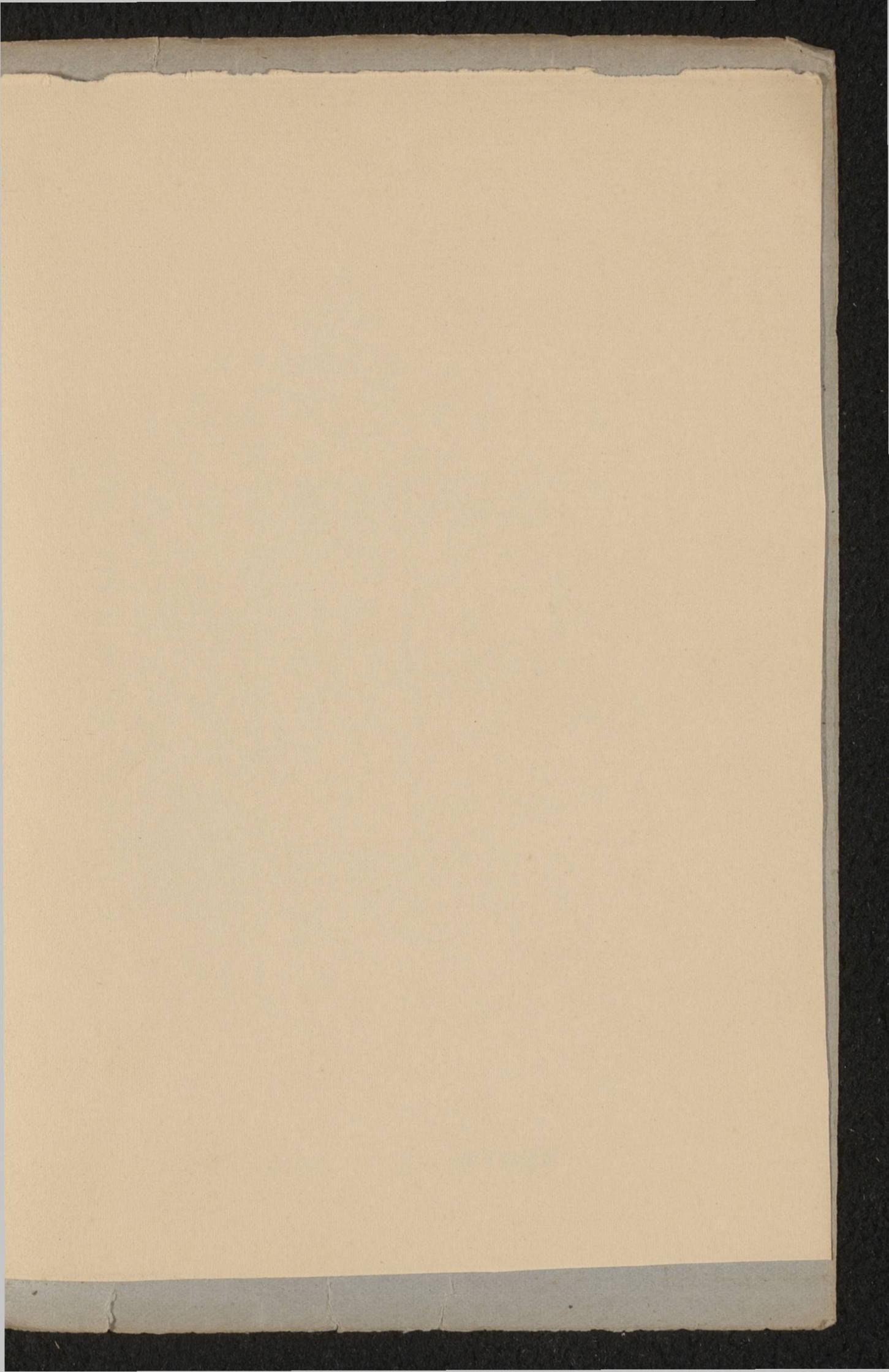
Mais à présent qu'un cher visage  
a troublé pour jamais l'âme du paysage,  
je ne puis plus passer ma vie  
dans tes jardins, ô Wallonie ! »  
Alors, tournant sa barque et saisissant la barre,  
Tristan quitta la rive et cassa ses amarres.

Le flot qu'avaient gonflé les pluies,  
emportait des écorces et des branches avec lui ;  
il roulait des herbes et des terres  
et parfois il charriait des pierres.  
Au-dessus des fossés, quand il les remplissait,  
d'écume et de ramilles  
il virait et se creusait

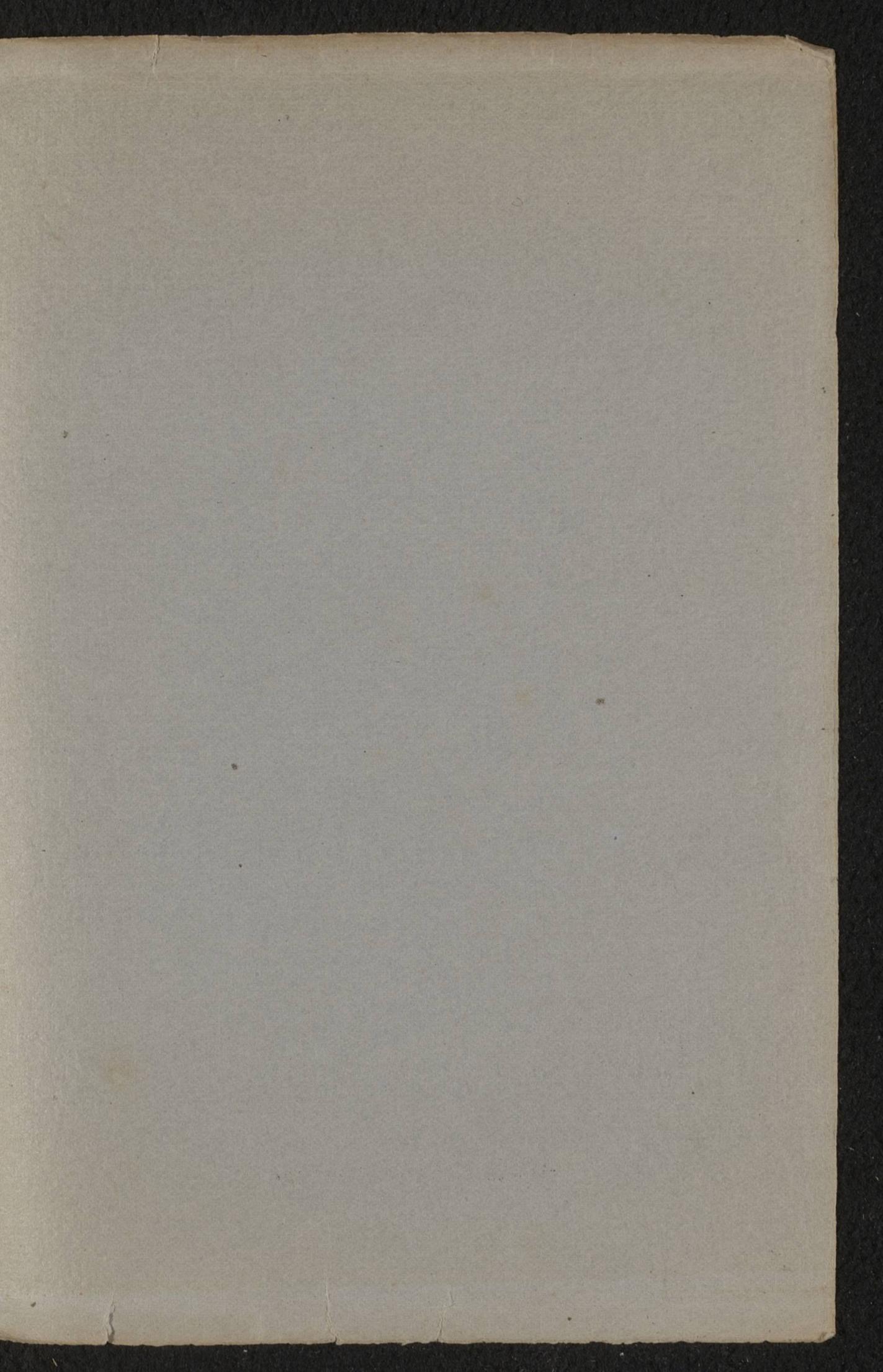
pointu comme une vrille ;  
et le bateau qu'il lançait sur les rivages,  
sautait, telle une jument sauvage,  
par-dessus les barrages.  
Il n'était plus déjà qu'un point dans l'horizon  
qui rasait les berges et les îles ;  
et quand il traversait les villes  
où l'on avait tendu des ponts,  
comme un destin qui marche,  
il s'engouffrait sous les arches.

Ainsi porté sur l'eau qui bruit et frissonne,  
il quitta la terre wallonne ;  
et Tristan s'en alla dans la mer du Nord  
dormir du merveilleux et long sommeil des morts.





MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



ML  
A  
292.9



LES CLOCHERS  
DE WALLONIE.